Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dernières gouttes à ses moustaches. Il était tard quand j'accompagnai Joseph dans sa nouvelle chambrette, où il rangea soigneusement ses cadeaux dans son armoire. Il répétait avec délices: «ma chambre, mon armoire, mon lit», tant c'était nouveau pour lui d'avoir quelque chose en propre. Son pyjama, bien qu'un peu grand, lui fut une source d'étonnement et d'orgueil; il croyait que c'était-là vêtement réservé aux seuls riches.

Nous avons passé un hiver heureux et tranquille, lui s'occupant du petit domaine et moi de notre intérieur. Pas une minute je n'ai regretté mon «adoption»; Jojo, m'est devenu aussi nécessaire que l'air je respire, et je crois que lui aussi m'aime bien. Dès le printemps, et pour ne plus jamais souffrir du chômage, il est entré en apprentissage chez un électricien de la ville — un métier qui paye bien son homme, paraît-il, et ne connaît pas de morte-saison. Il regarde l'avenir avec plus de confiance que jamais. Moi aussi je regarde avec confiance mon «avenir» en chair et en os, où bat le meilleur coeur du monde. Dans le fond, c'est moi qui ai reçu le plus beau cadeau de Noël, même deux cadeaux: Jojo et Friquet. Friquet, qui semble heureux comme un petit fou dans notre ménage de garçons, n'a jamais fait mine de vouloir prendre la poudre d'escampette, bien que nous ne mettions aucune entrave à ses ébats. Seulement il ne peut plus faire le saut périlleux, tellement il a engraissé, maintenant qu'il mène chez nous une existence de fonctionnaire: manger, dormir, manger, dormir, manger . . .

Ainsi me parla un bon ami du «Cercle» retrouvé dernièrement après bien des années de séparation. J'avais toujours connu ce vieux monsieur triste et morose, même un peu grincheux. J'eus plaisir à le revoir si content de lui et des autres, et je sollicitai la permission de raconter dans notre revue sa merveilleuse aventure, qui a commencé une veille de Noël, et n'aura de fin qu'avec la mort.

Bichon.

Chronique des Livres

Si j'intitule cet article : «Lectures de vacances», ce n'est pas pour vous engager à lire, sur une plage ou à l'ombre des forêts, les livres dont je vais vous entretenir, car, lorsque ces lignes paraîtront, l'automne sera venu; c'est tout simplement parce que je les ai lus pendant mes vacances et que leur souvenir est lié pour moi à la chaleur du soleil, à la lumière du ciel bleu. Puissiez vous retrouver en les lisant mes impressions estivales et heureuses!

Si je poursuis cette comparaison, je dirai que le premier de ces livres: «Le tombeau de Patrocle» de Claude Emile-Laurent (I), évoque l'implacable pureté, la brûlure des fatalités grecques. Henri et Philippe se sont connus sur les bancs de l'école, se sont aimés, ont traversé l'enfance puis l'adolescence l'un près de l'autre, se modelant l'un par l'autre, découvrant le monde l'un pour l'autre. Ils arrivent à l'âge d'homme en continuant à nier une évidence éclatante: ce qu'ils s'obstinent à nommer leur amitié est de l'amour; du plus profond, du plus total amour. Pourquoi cette négation de leur vérité? Par souci des convenances, crainte de l'opinion?

Non, seulement par orgueil, pour l'idéal de garder pur un sentiment qui va jusqu'au mimétisme, à la transmission de pensée. Ce jeu n'est pas sans risque. Mais, si Philippe éprouve quelquefois la violence de cet amour jusqu'à être tenté de le révéler, c'est Henri qui s'éloigne, qui multiplie les épreuves, les feintes, les fuites . . . Henri épouserait-il Isabelle s'il ne savait l'amour de cette jeune fille pour Philippe? Philippe deviendrait-il l'amant d'Isabelle si ce n'était le seul moyen de connaître, à travers elle, le corps d'Henri? Et, si Henri a encouragé, a voulu, cette liaison, n'est-ce pas aussi pour connaître l'amour de Philippe par personne interposée? Isabelle n'est qu'un masque entre eux; mais, quand elle découvre quel rôle on lui fait jouer et qu'elle n'est qu'une vitre, sa transparence se trouble. Trompée par les deux hommes qu'elle aime, jalouse, elle tue Philippe. Henri reste seul, mais il peut enfin dire à ce mort les mots d'amour qu'il refusait au vivant. «Nous avons joué trop longtemps!», a constaté Philippe au dernier instant. Jeu cruel et stupide, lâcheté devant le miracel de l'amour . . .

Achille a dressé ce livre comme un mausolée sur le tombeau de Patrocle. C'est un cri déespéré, tendre, amer, mais d'une exquise pudeur, trop retenu encore, qui n'ose jusqu'au bout consentir à l'abandon.

Il n'en est, certes pas, de même avec «Le Chéroub», de Madame Irma Dupont (2). Nous parlons trop peu, je crois, mais c'est qu'il en existe très peu, des ouvrages traîtant de l'amour entre femmes. L'homosexualité masculine clame assez haut ses revendications pour que nous ne sentions quelquefois un peu de gêne à constater la place discrète, qu'occupe, même dans nos pages, l'homosexualité féminine. Il serait trop fort que nous traîtions en minorité cette part de notre minorité combative ! quoiqu'il ne soit guère question de discrétion dans le livre de Mme Irma Dupont. Le ciel de vacances qui couvre ce roman de son bleu dur, de sa chaleur étouffante, de ses orages, est celui d'Alger, de l'Algérie d'avant-guerre. L'héroïne conte, avec un cynisme apparent qui cache une profonde amertume, la succession d'aventures, la quête de voluptés, qui l'amènent à la connaissance de l'amour et de la haine, jusqu'au crime. Pourquoi ce crime, sinon pour se libérer des plaintes de la conscience, de l'insatisfaction, et parvenir à une pleine liberté sexuelle, une liberté d'homme. Trop de personnages immoraux ont corrodé sa vie, indépendamment de dispositions naturelles: un oncle vicieux qui lui fait revêtir ses habits de collégien, la féline Rocita, un mari trop faible, un ami trop équivoque, la terrible et légendaire Rachel Manès . . d'autres, faibles ou mauvais, et enfin cette Myriam dont l'amour trop exigeant, l'autorité spirituelle, le besoin d'exclusivité, câbrent l'héroïne, éveillent en elle les fureurs du «Chéroub», le génie du mal.

Ce livre est beau, maladroitement construit mais peu banal, sauvage, violent et, je le dirai au risque de scandaliser l'auteur, extrêmement féminin par son manque de logique.

Pour vous entretenir du «Septième sexe» d'Alain Ancelot (3), je n'ai plus aucune réserve, car ce petit livre m'a si bien enchanté que je lui pardonnerais facilement quelques défauts. Mais quels défauts? Sans doute, ce n'est pas un chef-d'œuvre immortel, sans doute n'a-t-il d'autre prétention que d'être léger, joliment grivois, facile à lire, ce ne sont pas de grands défauts. Et voilà un vrai livre de vacances! Son cadre idéal est

la Côte d'Azur, que ce soit Juan les Pins ou Saint-Tropez. On y retrouve l'atmosphère des livres de Françoise Sagan mais avec, en plus, quelque chose de sainement immoral, de joyeusement sensuel. L'intrigue en deux mots? La voici, elle ne manque pas d'originalité! Après quelques années de mariage, sentant venir la lassitude de la vie conjugalement quotidienne, un couple heureux décide de se donner mutuellement toutes libertés sexuelles . . . à condition de ne chercher plaisir qu'avec des êtres de son propre sexe. Ils échapperont ainsi au risque du banal adultère et préserveront leur entente unique. L'idée n'est pas bête! Fabienne commence l'expérience; une tendre amie lui donne d'agréables leçons au cours de vacances qu'elle prend sans son mari retenu à Paris. Mais Jean-Philippe en éprouve une jalousie inattendue. Devra-t-il, à son tour, se convertir à l'amour des garçons, quoiqu'il n'en éprouve nulle envie, pour rétablir l'équilible? Allons, un effort! Il rejoint une joyeuse troupe d'amis homosexuels sur la Côte d'Azur, et en croisière autour de la Corse! Bien sûr, la conversion est beaucoup plus aimable qu'il ne l'avait craint. Et, au débarqué, il retrouve sa femme, plus amoureux qu'auparavant, détendu, compréhensif, se promettant de recommencer d'autres . . . vacances, mais ayant assuré dans son ménage un équilibre que les conventions avaient un instant menacé.

Vous voyez, c'est un peu superficiel et très immoral. Mais quel livre charmant, gai, léger, facile, intelligent et poétique. Une leçon de bien-vivre! A offrir à vos amis mariés.

Par contre, je ne sais encore si je dois me décider à vous parler du nouveau roman de Robert Sabatier: «La mort du figuier» (4). Indiscutablement, c'est un très beau roman, mais homosexuel? Je n'en suis pas sûr. Plusieurs passages semblent le prouver, mais l'auteur l'a-t-il voulu ou est-ce une tendance subconsciente? Dans le cadre d'une vieille rue de Paris qui forme un village, une famille plus qu'un village, des étrangers, des réfugiés, ont trouvé asile et rêvent. Le tendre Stavro, moitié bohème, moitié clochard, délicieusement poète, recueille un jour un évadé de prison, Pezner, et le cache dans son grenier. Quels sentiments le poussent? La tendresse humaine, l'amitié? Une amitié qui ressemble à de l'amour.

Quand Pezner, muni de faux papiers, peut partir, rejoindre la femmme qu'il désire, le bon Stavro souffre de cet abandon et dépérit. La solidarité des êtres autour de lui est exquise; puis, un jour, libéré, Pezner reviendra, reviendra vers Stavro, pour Stavro. Homosexualité? Sauf une page où Stavro laisse deviner son désir en savonnant le corps de Pezner sous la douche, rien n'est dit. C'est mieux, peut-être, on peut rêver . . .

Et puis qu'importe! par sa chaleur, sa poésie, sa tendresse, c'est un beau livre. Un très beau livre.

Octobre 1962.
R. G. D.

1) Editions Albin-Michel
2) Editions Julliard
3) Editions Denoel
4) Editions Albin-Michel